

Les pourparlers de paix à Brest Litowsk

Un de ses généraux, Freitag-Loringhoven, était le porte-parole des pessimistes en écrivant : « Ce front défensif a le désavantage d'être d'une façon permanente exposé à la double menace du sud et de l'ouest et offre encore le désavantage qu'on ne peut, de ce front, lancer une grande offensive durable sans toujours être exposé sur un autre flanc ».

« On ne saurait nier, écrivait à son tour la « Gazette de Francfort », que des vagues de scepticisme ont passé sur beaucoup de nos unités du front occidental. Les espérances du printemps avaient été trop gigantesques ». Et c'est pourquoi une dépression morale profonde envahit soudain l'Allemagne. Coup sur coup, les discours, les appels, les exhortations au peuple affluèrent. Le Kaiser : « La patrie allemande se rend compte de la gravité du conflit actuel ; il y va de son avenir » ; Hindenburg : « Nous soutenons contre les ennemis une lutte dure... Les bruits les plus insensés circulent d'un bout à l'autre de l'Empire... Armée allemande du pays allemand, défends-toi ! » Et le chancelier Herling, à la chambre des Seigneurs : « Il s'agit de l'existence de la couronne et de la dynastie. »

On commençait à s'agiter dans toutes les provinces. De gros nuages, précurseurs de l'orage prochain, s'ammoncelèrent dans les cieux.

Du côté de l'Entente l'horizon s'illuminait et l'espérance revint dans tous les cœurs.

Tout le monde se rappela les temps heureux où chaque jour apportait la nouvelle d'une défaite allemande en plus. La foule s'ammoncelait pour lire les dépêches annonçant ces victoires. On ne se gêna plus pour clamer tout haut son contentement.

La Belgique allait donc être délivré des griffes du barbare dans lesquelles elle suffoquait depuis quatre ans déjà. Le sang de nos compatriotes allait être vengé et l'Allemagne recevrait son châtiement. Visé, Louvain, Dinant, Tamines ! et tant d'autres villes et villages, veillez et priez, car l'heure de la revanche a sonné.

Et vous, mères désolées qui pleurez la mort de vos enfants, enfants qui avez assisté au martyre de vos parents, espérez, espérez, l'heure du Seigneur approche. Le loup se défendra ; votre pays deviendra le théâtre de spectacles sanglants mais la délivrance est proche ; dans le lointain résonne déjà le pas de la justice et le chant de victoire des braves qui vous apportent la délivrance perçue déjà jusqu'à vous.

Clémenceau, le grand homme, auquel les Français devaient la victoire s'écria :

« Nous verrons bientôt tomber les vieilles chaînes des plus criantes oppressions du passé. »

L'espérance, telle un soleil du midi, rayonnait sur les pays qui avaient tant souffert pendant de si longues années.

Cette fois-ci les chances avaient complètement changé de camp. La bataille des quatre rivières (Marne, Aisne, Oise et Somme) avait arrêté l'avance de l'ennemi. Les Allemands furent refoulés et poursuivis. En 1914 on avait dû attendre la formation des armées que l'on devait opposer à l'ennemi ; aujourd'hui les soldats du droit affluaient tous les jours.

Ils se trouvaient prêts par millions, pour porter le terrible coup à l'Allemagne.

A la tête de ces armées se trouvait Foch et ce général de génie avait dit :

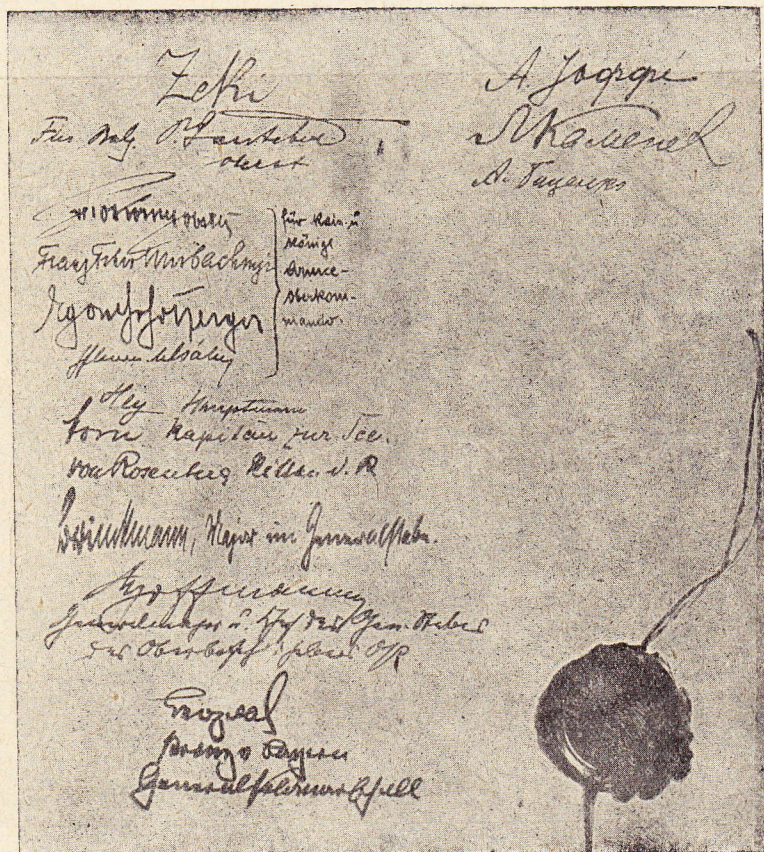
« Je les tiens ! »

Et fort de sa puissance et de sa science militaire, il combattrait jusqu'à la victoire dernière.

\* \* \*

Mais il nous faut jeter un coup d'œil sur les événements de Russie et de l'Extrême Orient, pour se rendre compte de l'effondrement du front à l'est, et décrire les premiers traités de paix.





Signatures apposées sur la convention d'armistice conclue à Brest-Litowsk.

**Les pourparlers de paix à Brest Litowsk.**  
 — Les états frontières. — La paix avec l'Ukraine. — L'énigme de Trotsky. — L'avance des Centraux en Russie — La paix avec la Russie. — Après la paix. — La situation militaire en Russie à la fin de 1918.

Lorsque, après la conclusion de l'armistice russo-allemande, les pourparlers de paix entre les deux parts commencèrent, tout semblait devoir marcher à merveille. Les ennemis d'hier ne savaient comment se féliciter l'un l'autre et on fut vraiment prodigue d'aménités.

Mais pour les Russes la désillusion fut grande lorsque les Allemands — nous l'avons déjà dit — enlevèrent le masque et firent connaître leurs buts. La paix qu'ils voulaient obtenir ne serait pas basée sur l'équité et la justice, ils allaient imposer leur volonté à la Russie. Et de quoi ce pays était-il encore capable ? Son armée n'existait plus, la guerre civile faisait rage à l'intérieur du pays, et malgré l'opposition de la part des Russes à accepter les conditions draconiennes des Allemands, ils durent s'incliner devant la force.

Dans un discours prononcé, le 4 janvier '18, au Reichstag, le chancelier d'empire avait d'ailleurs fait ressortir nettement que l'Allemagne n'entendait pas se faire dicter la loi de la Russie.

« Nous pouvons nous appuyer sur la force de nos positions » avait déclaré le chancelier et les Russes pouvaient se le tenir pour dit.

La délégation russe avait protesté surtout contre la façon dont les Allemands interprétaient le droit d'autonomie des Etats frontières, ainsi que contre

l'évacuation des territoires occupés, proposée par les Allemands. Les Russes demandèrent aussi le déplacement de la conférence à Stockholm. Les Allemands répondirent par un refus catégorique. Ils comprirent que ce serait dérouter complètement leurs plans que de se plier aux exigences des Russes. Car ils avaient caressé l'espoir d'annexer les Etats frontières — la Courlande, la Lithuanie et la Livonie. C'est pourquoi ils devaient garder des troupes d'occupation dans ces pays. Sous la protection des baïonnettes allemandes aurait lieu un referendum qui excluait donc un honnête consultation populaire.

Les Allemands appliquèrent donc, ici aussi, leur système de politique d'accaparement.

Les pourparlers de paix allaient-ils être interrompus ? Un moment on croyait qu'on en viendrait là. Mais nous le disions plus haut — la Russie était impuissante. Une nouvelle délégation russe — dont le commissaire du peuple Trotsky — arriva à Brest-Litowsk, le 7 janvier on put donc continuer les pourparlers, auxquels les Russes assistèrent en jouant un rôle passif.

La Russie commença à se démembrer. L'autorité des commissaires du peuple bolchevistes ne s'exerça bientôt plus que dans les gouvernements de Moscou et de Petrograd. L'Ukraine envoya ses propres délégués à Brest-Litowsk. Dans un manifeste, la Rada centrale de l'Ukraine déclara que ce pays avait proclamé son indépendance, le 20 novembre 1917.

La Finlande s'était aussi détachée de la Russie et, déjà, au début de 1918 son indépendance avait été reconnue non seulement par la Russie et l'Allemagne, mais aussi par la Suède, la Norvège, le Danemark et la France. La Finlande entreprit des négociations séparées avec l'Allemagne.

De plus, la Sibérie s'était séparée de la Russie ainsi que le gouvernement du Don. En Esthonie et





Un transport grec

en Lithuanie — les contrées tant convoitées par l'Allemagne — une tendance prononcée vers l'indépendance se manifesta. La Pologne était menacée de devenir la victime de la clique des militaristes allemands.

Les pourparlers de paix reprirent le 10 janvier. Mais comme les deux partis s'en tinrent avec acharnement à leurs propositions, on sembla tourner autour d'un point mort. Soudain Trotsky s'avisait de retourner immédiatement à Moscou. Les pourparlers furent donc interrompus une fois de plus. Le chef des délégués allemands, von Kühlmann, s'exprima dans son compte-rendu à la section principale du Reichstag sur la situation des négociations, en parlant des bolchevistes, en des termes bien moins enthousiastes que quelques semaines auparavant.

Son exaltation première semblait être singulièrement refroidie. «Les bolchevistes», déclara-t-il, «ne s'appuyent que sur la force brutale. Leurs arguments sont des canons et des mitrailleuses». Comme preuve à l'appui, Kühlmann raconta l'entrée en scène des Russes en Finlande «où la soldatesque exerce une domination et une violence qui n'eurent pas leurs pareilles aux époques les plus terribles du tsarisme».

Et, en effet, la guerre civile régnait en Finlande. Le 29 janvier les bolchevistes parvinrent à s'emparer du pouvoir et ils occupèrent Helsingfors.

En Ukraine le calme ne régna pas non plus.

A Chorkof s'établit un gouvernement de travailleurs et de paysans qui refusa de reconnaître l'autorité de la Rada.

Ce nouveau gouvernement bolcheviste enverrait

aussi une délégation à la conférence de la paix, ce qui n'était point fait pour simplifier les affaires.

Trotsky revint à Brest-Litowsk. On reprit les pourparlers interminables. La patience des délégués des Centraux commença à s'épuiser. La «Breslauer Morgenzeitung» déclara que les délégations des Centraux ne s'étaient pas rendues à Brest-Litowsk, «pour permettre spécialement à Trotsky de dissimuler ses véritables intentions et d'ennuyer le monde par ses discours révolutionnaires». A certain moment la patience du général allemand Hoffmann était à bout, ce qu'il fit comprendre aux Russes en frappant d'un coup de poing vigoureux sur la table de la conférence.

Cependant que se poursuivaient «à l'amiable» les pourparlers devant produire la paix, la Russie vit se lever partout des ennemis menaçant de l'étouffer.

Nous avons déjà parlé des intrigues bolchevistes en Ukraine. La Roumanie su vit maintenant aussi le mouvement. Trotsky déclara à ce sujet «qu'il ferait la guerre uniquement aux généraux et à la bourgeoisie roumaine et non aux travailleurs de Roumanie».

Mais un premier traité de paix allait se conclure. Le samedi, 9 février, les plénipotentiaires des gouvernements allemand, austro-hongrois, bulgare et turque, d'une part, et ceux de république ukrainienne, d'autre part, signèrent un traité de paix, le premier qui fut signé, depuis le début de la guerre.

Cette paix était particulièrement favorable aux états centraux. Elle rétablit le commerce et ouvrit pour eux les routes vers l'Asie. Les territoires en-





Le roi Constantin de Grèce.

vahis furent évacués et les prisonniers relâchés. Il ne fut point prélevé d'indemnité de guerre et les frontières ne furent pas modifiées à cette exception puisque l'Ukraine s'agrandit d'un tiers de la Pologne (le gouvernement de Cholm).

Du côté polonais, il se manifesta immédiatement des protestations violentes à ce sujet. Quoique le conseil de régence polonais dût son existence aux Allemands il ne se laissa point faire : il démissionna sur le champ. Les députés de la Pologne du Reichstag et d'Autriche protestèrent avec véhémence. Après de nouveaux pourparlers, les délégués de l'Ukraine se contentèrent de la démarcation des frontières d'après la limite ethnographique en se réservant le droit d'imposer un referendum populaire plus tard. On ne saurait mieux définir le caractère de cette paix que ne le fit le ministre autrichien comte Czernin, qui l'appella « la paix du pain ». Dans les pays centraux l'enthousiasme fut général...

On espérait maintenant pouvoir compter avec certitude sur l'aide de l'Ukraine. Mais on oublia que l'on aurait affaire avec les éléments bolchevistes dont les gardes rouges envahirent bientôt ces contrées riches en céréales. Il y eut bientôt des pillages sur une grande échelle. Il s'en suivit un ultimatum au gouvernement russe.

Alors se produisit une chose étonnante. Le 7 février, les pourparlers reprurent pour la tantième fois. D'après les journaux allemands les affaires allaient maintenant être menées rondement. La « Post » écrivit même : « cette fois-ci on parle allemand ».

Mais Trotsky mit bientôt une fin ultra-rapide à ce « parler allemand ». Dans la séance du 10 février, il fit connaître que, sans signer une paix formelle,

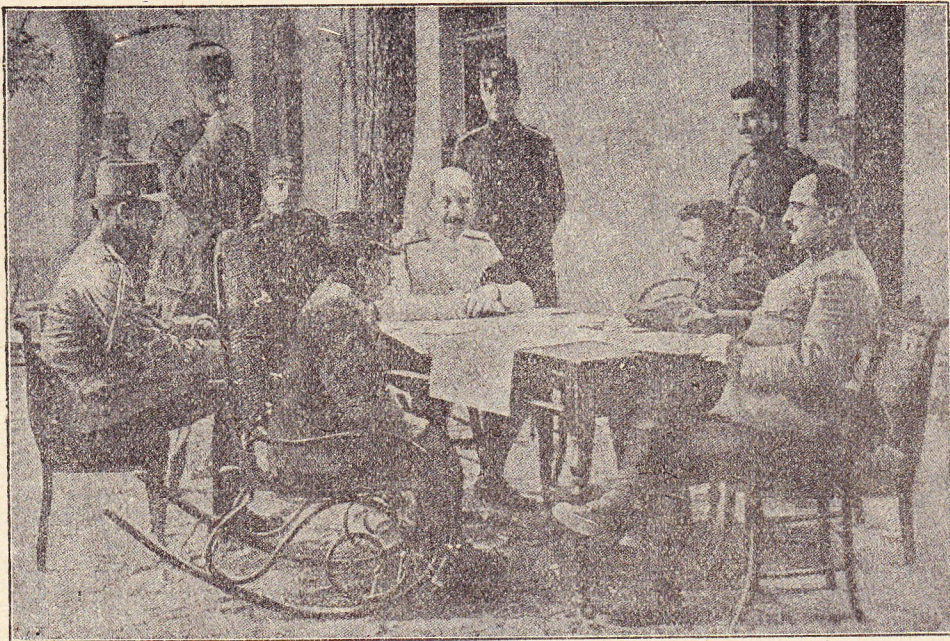
la Russie proclamait la fin de l'état de guerre avec les Etats centraux. En même temps fut lancé l'ordre de démobilisation à toutes les forces armées de la Russie. Des pourparlers subséquents pourraient être engagés par la voie des « communications directes » entre les gouvernements intéressés et les commissaires des Etats centraux se trouvant déjà à Pétrograd. La stupéfaction fut générale. L'officieuse « Norddeutsche Zeitung » écrivit « que l'énigmatique Trotsky imposait au monde une nouvelle énigme », donnant ainsi la preuve que l'incertitude régnait même dans les milieux gouvernementaux.

La situation de la Roumanie devint, de ce fait, particulièrement critique. Pour comble de malheur, le général Mackensen envoya un ultimatum à ce malheureux pays le sommant d'engager des pourparlers de paix endéans les quatre jours. Nous savons déjà de quelle façon les Allemands extorquèrent la paix aux Roumains et nous renvoyons le lecteur, à ce sujet, aux notices explicatives données plus haut. Nous rappelons seulement ces faits afin que le lecteur puisse se faire une idée exacte de la marche des affaires. Il trouvera ici le récit succinct des événements principaux.

La décision surprenante de Trotsky offrit aux Allemands une superbe occasion d'exécuter leurs plans militaristes : ils n'eurent donc garde de la laisser s'échapper. Le 18 février, le général Hoffmann annonça la reprise des opérations militaires ! Et en effet, le 19 février, à 4 heures du matin, l'armée allemande reprit son avance. La 12<sup>e</sup> armée russe s'enfuit.

Sous la menace de cette offensive, Trotsky fit parvenir au gouvernement allemand une communication, dans laquelle il déclara que le conseil des com-





Le roi Constantin de Grèce avec des officiers de son état-major

missaires du peuple se voyait obligé de se déclarer formellement prêt à signer des conditions de paix.

Mais von Kühlmann parut accepter cette déclaration avec scepticisme. Et en effet, dans la séance du Reichstag, du 20 février, il déclara ne vouloir y attacher foi que « lorsque l'encre du contract de paix serait séchée ».

Entretiens, les armées allemandes poursuivirent joyeusement leur avance! Ils ne rencontrèrent d'ailleurs presque pas de résistance. Leur avancée fut une promenade militaire. Reval et Pleskau furent immédiatement occupées. De leur côté, les Turcs donnèrent un coup de main en « délivrant » Trébizonde.

Le 21 février, un courrier russe arrive à Berlin avec la proposition de paix signée par Lénine et Trotsky.

Et le 24 février, à 4 heures et demie du matin, les commissaires du peuple décidèrent d'accepter les conditions allemandes et de repartir en voyage.

Ainsi donc, le 25 février, le chancelier d'empire, von Hertling, put annoncer au Reichstag « de nouvelles grandes, splendides communications ».

En même temps, il fit connaître que les opérations militaires entreprises en Russie, l'avaient été seulement « au nom de l'humanité », afin d'assurer la protection des Livoniens et des Esthoniens; en d'autres mots : l'Allemagne poursuivrait désormais l'exécution de ses plans annexionnistes, par une occupation militaire. Depuis longtemps déjà elle convoitait ces provinces. Grâce à la collaboration de quelques propriétaires fonciers qui craignaient pour leurs propriétés, on créa un mouvement artificiel de sympathie pour l'Allemagne.

La population même ne fut consultée d'aucune façon. Les événements qui se déroulèrent, en Courlande entre autres, démontrèrent, d'une façon typique, comment les Allemands préféreraient comprendre la faculté de disposer de son sort. Ils invoquèrent notamment la décision d'un soi-disant conseil de la nation, composé de membres du Landdag. Ce Landdag se composait dans la proportion de 80 p. c. de représentants de la chevalerie et de gros propriétaires fonciers qui devaient leur éléction à l'influence des baïonnettes allemandes.

Cette assemblée alla si bien dans ses sentiments bochophiles qu'elle n'hésita pas à offrir la couronne ducale... au kaiser allemand.

D'ailleurs, au sein du Reichstag même, des voix s'élevèrent contre la politique annexionniste allemande. Le député Dr Cohn déclara, en effet, dans la session du 22 février que « des soi-disants appels au secours venus de provinces orientales, n'étaient autres que des prétextes pour en arriver à des annexions qui étaient décidées depuis bien longtemps ».

Mais l'occasion était vraiment trop belle pour les militaristes allemands.

La Russie fut donc contrainte de signer la paix le 2 mars, à cinq heures de l'après-midi.

Il est difficile d'imaginer des conditions plus humiliantes que celles qui furent imposées à la Russie.

On lui arracha, non seulement la Finlande, l'Ukraine et la Pologne, mais encore la Courlande, la Lithuanie, la Livonie et l'Esthonie. Défense formelle fut faite à la Russie de s'occuper encore de la politique intérieure de ces régions, dont le sort serait désormais décidé par les Etats centraux.

La Russie devait, de plus, évacuer immédiatement les provinces d'Anatolie, faisant retour à la Turquie, de même que Erdsjan, Kar's et Baloum. En outre, elle dut procéder à la démobilisation complète, de toutes ces forces armées.

La Russie fut aussi forcée de conclure immédiatement la paix avec l'Ukraine d'où elle devait retirer les gardes rouges. Evacuation immédiate de l'Esthonie et de la Livonie; ces deux contrées devaient être occupées par une force policière allemande. Les troupes russes devaient évacuer d'urgence la Finlande et les îles Aaland. La question de ces îles serait réglée plus tard.

Telle fut la façon des centraux de faire valoir leur puissance. Ils violèrent de la façon la plus grossière et la plus flagrante les principes les plus élémentaires de l'équité, là où le glaive avait obtenu la victoire.

En Russie ces stipulations déshonorantes ne furent évidemment pas accueillies avec enthousiasme. On avait encore conservé assez d'amour propre pour en comprendre toute la dure humiliation. Et lorsque le comité exécutif fut forcé de se soumettre à ces conditions peu honorables il s'exécuta, contraint par la force, mais la rage au cœur.

Il ne put exprimer son opposition que d'une façon platonique dans une protestation violente dans





Le ministre de Grèce Venizelos

laquelle les conditions allemandes étaient appelées «des conditions de bandits politiques».

Le 16 mars, le congrès extraordinaire pan-russe des délégués des soviets et les Cosaques signèrent le traité.

L'Entente — qui avait refusé d'assister aux négociations de Brest-Litovsk — ne reconnut évidemment pas les conditions de paix extorquées aux Russes.

Et quoique l'article premier du traité de paix stipulât que l'état de guerre avait cessé d'exister entre les Etats centraux et la Russie, l'armée allemande poursuivi son avance soi-disant pour contenir des bandes armées russes!

Des troupes autrichiennes prirent part à cette avance, quoique le premier ministre autrichien, ait d'abord nié cette participation. Depuis la Finlande jusqu'à la mer Noire, des troupes austro-hongroises avancèrent en Russie.

Celles du général Kirchbach passèrent à travers la Livonie et l'Esthonie, puis par Mohn-Sund et prirent plusieurs villes. Après cinq jours elles avaient atteint Pskov et le 2 mars elles se trouvèrent devant Narva, à 150 kilomètres à peine de Péterograd.

Au sud, le général E'chhorn s'empara de Pleskau, de Polotsk et de Borisov. Encore plus au sud — en Ukraine — les Allemands étaient volés au secours des Ukrainiens pour se débarrasser des Russes. Le 1<sup>er</sup> mars, ils s'emparèrent de Kiev.

En quelques jours les troupes prirent 7.000 officiers et 60.000 hommes — et un butin de guerre composé de 2400 canons, 5.000 mitrailleuses, 500 autos, 128.000 fusils, 800 locomotives et 8000 chariots.

Au moment de la signature de la paix, la ligne du front courait à l'ouest de Narva-Peïpous-Pskov-Polotsk-Borisov-Gomel-Kiev-Gorodéc.

L'avance fut poursuivie encore. Les Turcs aussi donnèrent un coup de main. Nous avons déjà annoncé leur succès à Trébizonde; le 12 mars ils prirent Erzeroum. Toute l'Ukraine fut occupée par les troupes austro-allemandes. Elles marchèrent sur les riches bassins miniers et industriels du Donetz.

Le 13 mars Odessa fut occupée : les Turcs entrèrent dans Batoum, conformément au traité de Brest-Litovsk.

A l'exception du Caucase, toute la mer Noire se trouvait sous l'influence de l'Allemagne.

La mer Baltique partagea le même sort. Le 5 mars les Allemands occupèrent les îles Åland, cependant que leurs troupes prirent part à la guerre civile en Finlande.

Nous pourrions ainsi continuer à l'infini le récit de l'emploi de la force brutale et la violation du droit par les centraux. Même là où ils entrèrent en scène, soi-disant, en «protecteurs», leur mauvaise volonté se fit jour de la façon la plus indéniable.

Tout ce qui ne s'accordait pas avec leurs intérêts fut tout simplement supprimé, et les généraux ne reculèrent pas même devant les coups d'Etat. On pourrait remplir des pages entières avec le récit de leurs injustices, mais nous devons nous borner à décrire les événements principaux. L'ombre la plus épaisse couvre encore trop les événements qui se déroulèrent en Russie, immédiatement après la signature de la paix, pour que nous puissions en donner même un simple aperçu. Il suffit de dire que l'anarchie s'accrut de jour en jour et que le despotisme des commissaires du peuple n'a eu son pareil qu'aux jours les plus sanglants de la révolution française.

Nous ne donnons donc qu'un aperçu succinct des événements les plus importants qui se passèrent après la signature de la paix, à Brest-Litovsk. Le 27 août fut signé un traité complémentaire russo-allemand. Il s'agissait surtout, dans ce traité, du règlement de nombreuses questions d'ordre politique et militaire, suscitées par le fait que les relations de la Russie avec les Etats frontières n'avaient pas encore été définitivement réglées.

La Russie reconnaissait maintenant formellement l'autonomie des Etats frontières, ce qui fit écrire au «Vorwaerts» que cette reconnaissance d'autonomie impliquait la possibilité de réunir les provinces Baltiques sous le sceptre de Guillaume II.

Le 14 juin la Russie avait conclu avec l'Ukraine une convention provisoire et ce après des pourparlers interminables. Mais cette convention n'apporta pas la solution des difficultés.

Les intrigues allemandes en Ukraine, en Finlande et dans les Etats frontières avaient maintenant le jeu facile. En Ukraine, les Allemands agirent en seigneurs et maîtres, ils n'hésitèrent même pas à s'occuper des questions gouvernementales au point de recourir à un coup d'Etat pour amener au pouvoir des ministres pro-allemands.

En Finlande, ils manœuvrèrent si bien que, le 9 octobre, le Landdag finnois proclama le prince Frederic de Hesse, roi de Finlande. Il est superflu d'ajouter que ce choix s'exerça entièrement sous la pression des Allemands et que le parti monarchiste finnois fit ratifier cette décision malgré l'opposition des fractions républicaines et grâce à l'ostracisme tenant éloigné les membres socialistes.

La politique allemande en Orient ne pouvait être plus magistralement mise au jour que de la façon que le fit le député, Dr Cohn, dans le Reichstag allemand :

«Je voudrais dire un mot — ainsi parla le député — de nos agissements dans les pays occupés (les partisans de l'orateur crièrent, en désignant l'autorité occupante allemande «Bandits! Assassins!»). Les Etats frontières sont devenues des charniers dans lesquels blanchissent les ossements des meilleurs habitants de ces pays, assassinés par les soldats allemands, employés, mal à propos, pour cette besogne infâme. Toute la guerre est devenue une question de famille des Hohenzollern».

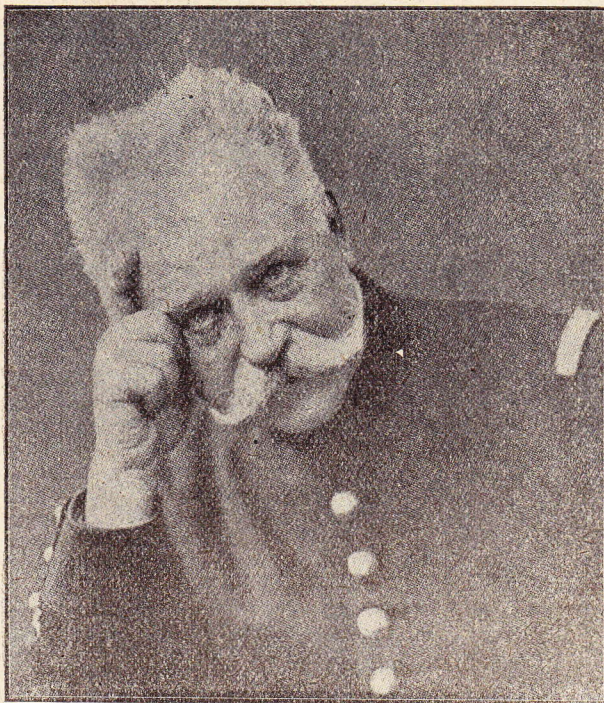
Nous avons déjà dit plus d'une fois que la guerre civile faisait rage en Russie.

Les Bolchevistes eurent, en outre, à tenir tête à différents assauts de la part des bandes armées antibolchevistes et des troupes armées régulières, qui étreignirent de toutes parts la Russie rouge comme dans un cercle de fer.

Les Tchéco-Slovaques, qui avaient combattu aux côtés des Alliés, se remuèrent, dans l'Oural; la Sibérie s'était affranchie de la domination des bolchevistes; nombre de généraux russes qui refusèrent d'adhérer au nouveau régime, rassemblèrent des troupes sous leurs ordres, pour combattre les armées rouges. Les armées austro-allemandes se battirent en Finlande et en Crimée. Par ailleurs l'Entente s'était engagée dans la mêlée.

A la fin de 1918, on pourrait définir comme suit la situation militaire : «Des navires de guerre se trouvèrent mouillés devant Sébastopol, des troupes





Le général Sarrail

franco-helléniques occupèrent Odessa, les Anglais Batoum et Bakou, des troupes russes commandées par le général Dénikine opérèrent dans le district de Kouban, et plus au nord, celles du général Krasnof dans le gouvernement du Don; en même temps les légions de l'amiral Koltchak livrèrent bataille à l'est, sur le Voga, il s'emparèrent de Perm.

Les Tchéco-Slovaques occupèrent Ekaterinbourg; les détachements alliés, la cote Mourmane et Arkhangel, la flotte anglaise avait bloqué les ports de la Baltique. En Asie, le chemin de fer transsibérien se trouva aux mains des antibolchevistes à Omsk et à Irkoutsk. A l'est du lac Baïkal, le général français Janin prit le commandement des troupes alliées tchèques.

Enfin, les Japonais avaient pris possession des fleuves Amour et Oussouri jusque Vladivostok.

Disons aussi qu'au mois de juin l'ambassadeur allemand à Moscou, le comte Mirbach, et peu après, le général-feld-maréchal von Eichhorn, commandant en chef des troupes allemandes en Ukraine, ainsi que son adjudant, furent assassinés à l'aide de bombes.

Du côté allemand on prétendit évidemment que les intrègues secrètes des alliés avaient causé ces attentats. Car les Allemands ne pouvaient pas s'imaginer que de vrais patriotes pouvaient encore exister en Russie, qui abhorraient la domination allemande.

En Russie, l'année 1918, se termine dans un chaos parfait. Et jusqu'à ce jour il n'est pas encore démontré si jamais le calme et l'ordre pourront jamais revenir dans ce malheureux pays.

Dans notre aperçu de la révolution russe, nous avons recherché les facteurs, qui ont pu causer ce profond bouleversement: le despotisme et la corruption de l'administration sous le régime des tsars en sont en grande partie responsables.

Parmi ceux, qui n'ont cessé de combattre ce régime moyenâgeux, il nous faut citer en première ligne le comte Léon Tolstoï. S'il a prêché la révolte, il l'a voulu non par la violence, mais par le relèvement du peuple, par la bonté et par un amour profond du prochain.

En 1918 Robert Vaucher a visité les lieux, où le

grand philosophe a vécu. Nous nous permettons d'emprunter quelques pages à son récit, publié dans « L'Illustration », dans lequel il nous donne une description émouvante du peuple russe et de sa mentalité nouvelle.

Jasnaïa Poliana, 1er juin 1918.

Au moment où j'allais entrer en Russie, un courrier militaire français, qui retournait en France après avoir traversé toute la République des Soviets, me donna la liste des objets indispensables à celui qui veut voyager dans l'ancien Empire des tsars. Je viens de nouveau, dans mon voyage de Moscou à Toula, de me convaincre que rien n'était superflu dans la liste dressée à Vardô, et je recopie pour les lecteurs de « L'Illustration », tentés de venir au paradis communiste, cette page du manuel du voyageur en l'an 1918.

Emporter avec soi: deux chaînes, des pitons, des clous, des vis, du fil de fer ou de la grosse ficelle, pour arriver à fermer votre « tepouchka » (wagon de marchandises employé maintenant pour le transport des voyageurs) et à empêcher qu'elle ne soit envahie par 80 personnes au lieu de 40 réglementaires; une hachette et une scie pour couper du bois le long de la route et chauffer le fourneau rudimentaire qui vous empêchera de geler pendant les nuits glaciales; un seau de toile pour les corvées d'eau dans les gares. Prendre ce qu'il faut pour pouvoir vous faire du thé, l'eau non bouillie étant dangereuse; les ustensiles de cuisine nécessaires pour un voyage qui peut actuellement durer deux ou trois fois le temps normal et où vous risquez de trouver, le long de la route, tous les buffets de gares absolument vides; une cuvette, des bougies à n'importe quel prix, car le train n'est pas éclairé; un matelas et des couvertures pour dormir sur les madriers de la teplouchka; un réchaud à alcool et de l'esprit de vin dissimulé dans de petites fioles, afin que vos compagnons de route puissent moins facilement voler votre provision pour la boire; enfin, de la poudre insecticide et un bon revolver.

Et surtout... prenez le moins de bagages possible et ne quittez pas des yeux vos valises que vous devez porter vous-même et pour lesquelles vous serez obligé de trouver une place à coups de coudes.

Estimez-vous toujours bien heureux quand vous serez assis et non debout sur un tampon ou couché sur le toit d'un wagon!

...J'ai rarement vu une ruée pareille à celle d'hier soir, à la gare de Kazan, à Moscou, au moment du départ du train pour Toula et Koursk. On avait annoncé la prise de Koursk par les Allemands, et tous les habitants de la région rentraient, persuadés, à tort et à raison, qu'il est encore préférable d'être sous la férule des trompes impériales que de vivre dans l'anarchie bolchevique.

Le train fut vraiment pris d'assaut. On fut hissé, porté dans les wagons par la foule qui s'écrasait pour entrer. Une fois les wagons pleins, ce sont les toits qui se peuplent, les tampons, les échelles conduisant aux toits et, sur les escaliers des portes, les voyageurs forment de véritables grappes humaines.

Les accidents sont naturellement très fréquents, et, cet hiver, il n'était pas rare de trouver huit à dix personnes mortes de froid sur le toit des wagons.

Pour empêcher le vol, le peuple a pris, depuis quelque temps, l'habitude de juger lui-même les coupables. Les lynchages sont nombreux et, pour un simple soupçon, on vous jetera dans la rivière la plus voisine. C'est ce qu'on appelle ici « la justice du peuple ».

A mon arrivée à Toula, on me raconte une scène tragique qui vient de se dérouler dans un train précédant le mien. Une vieille paysanne, rentrant de Moscou où elle était allée vendre de la farine, s'écrie tout à coup: « J'ai perdu 12 roubles, on m'a volé 12 roubles! » Se tournant vers un soldat qui était à côté d'elle, la vieille l'accuse: « C'est vous qui m'avez volé! » Le soldat a beau protester de





Le général Sarrail passe les troupes en revue à Salonique.

son innocence, déclarer qu'il revient du front et qu'il rentre dans son village avec quelques économies, offrir de tout donner à la vieille, la supplier à genoux, elle persiste à l'accuser : « Je ne veux pas votre argent, je veux des 12 roubles ! » Les voyageurs approuvent. Un soviet se constitue qui décide : « Il a volé, il doit mourir. » Un des assistants tue le soldat d'un coup de revolver, et le calme revient dans le wagon. Soudain, la vieille pousse une exclamation de surprise : elle vient de retrouver les 12 roubles qu'elle avait glissé dans son bas. Que faire ? Nouvelle discussion qui aboutit à une nouvelle sentence de condamnation. Elle a accusé un innocent : elle doit mourir à son tour, et, avec elle, celui qui tua le soldat. Un instant après, la foule justicière avait deux victimes de plus.

On vient de porter à la morgue de Toula les trois cadavres. Trois morts pour 12 roubles, quand un poulet un vaut 40!

#### Le point de vue de l'ancien secrétaire de Tolstoï

Avant de quitter Moscou pour aller vérifier sur place, à Iasnaïa Poliana même, ce que la révolution a fait des paysans que Tolstoï aimait, j'avais tenu à rendre visite à l'un des disciples du maître, son ancien secrétaire, M. Tcherkof.

Quel pouvait être l'état d'esprit actuel de cet homme, nourri des théories tolstoïennes ? N'était-il pas désabusé après avoir constaté l'abîme qui s'était creusé entre ces théories et la pratique ? Pouvait-il après les meurtres, les jacqueries, conserver ses illusions sur l'âme simple et bonne du moujik ?

Eh ! bien, M. Tcherkof n'est nullement découragé, au contraire !

— Si j'avais pu choisir, me dit-il, l'époque à laquelle j'aurais voulu vivre, j'aurais certainement désigné celle que nous traversons.

Et tout de suite il chercha à m'expliquer cette opinion paradoxale :

— La société des villes, qui ne connaît pas du tout le peuple russe et qui ne cherche pas à le connaître, mais s'imagine être appelée à l'élever et savoir mieux que lui ce dont il a besoin, voudrait lui appliquer ses idées inspirées par la culture européenne. Or, il y a, entre les 150 millions d'êtres qui constituent le peuple et ce que l'on appelle en Russie « l'Intelligence » un abîme infranchissable. « L'Intel-

ligence » a un point de vue maladif, exagère tout, voit tout en noir, s'imagine que tout le peuple a pris part aux massacres, ne comprend pas la beauté de l'acte accompli pour la première fois dans l'histoire par une armée qui refuse de continuer à faire la guerre ! N'est-il pas remarquable de voir un peuple cesser la guerre, non parce que le gouvernement a conclu la paix, mais parce que les soldats sont fatigués de tuer et qu'ils ont commencé à fraterniser ? Les chefs ont dû reconnaître que l'armée ne voulait plus se battre. Quand les Allemands avançaient, les soldats russes reculaient. Kerensky a espéré les exciter par des discours, mais cela ne pouvait pas changer les sentiments intimes du peuple. Les Russes ont vaincu non seulement les Allemands et les Autrichiens, mais aussi les Français et les Anglais, par la victoire morale. « L'Intelligence » russe ne veut pas voir cela.

— Mais, hasardai-je, ces soldats qui, par scrupule de conscience, selon vous, ont fui devant les Allemands, se battent entre eux dans tous les coins de leur pays.

M. Tcherkof haussa les épaules.

— Ce n'est pas l'armée qui participe à la guerre civile, dit-il, car les soldats qui ont refusé de se battre sont rentrés dans leurs villages et travaillent leurs champs. Ceux qui commettent les excès auxquels vous faites allusion, ce sont les ouvriers, les sans-travail que l'on a recrutés en les payant pour constituer une nouvelle armée.

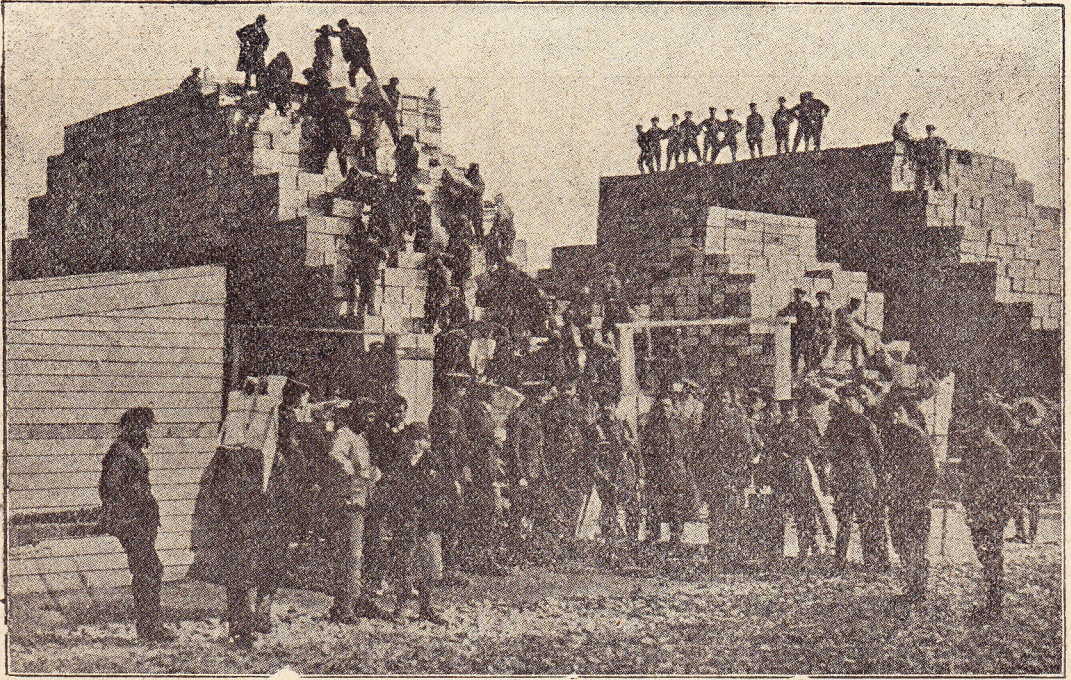
« Les excès commis par ces soldats improvisés sont très naturels. Au lendemain de la révolution, le peuple, esclave jusqu'alors, a été entraîné par les penchants mauvais qu'il y a en chaque homme et que le gouvernement favorisait plutôt qu'il ne les réprimait.

« Et puis trois ans de guerre ont rendu les hommes brutaux et féroces. C'est une génération dont la guerre a tué le sens moral.

« Enfin la propagande socialiste révolutionnaire, qui souffle la haine des classes, a excité le peuple des campagnes.

« Le paysan professe d'ailleurs un mépris absolu pour tous les partis politiques qui s'entre-déchirent. Il comprend parfaitement que l'élément bourgeois, contre lequel on le lance, n'est pas seulement représenté par les gens riches mais que, même parmi les





Arrivée et mise en piles des boîtes en fer - blanc contenant de la viande et des biscuits destinés aux troupes alliées, à Salonique.

ouvriers, il y a un instinct bourgeois. Les ouvriers sont donc aussi méprisés que les riches.

» Ce mépris est fait évidemment d'un peu d'anarchie. Les paysans veulent vivre à leur guise, sans s'occuper de ce qui se passe ailleurs que dans leurs villages; ils se soucient peu du gouvernement, et ils préfèrent que d'autres s'occupent de rétablir et de maintenir l'ordre.

» Que les provinces baltiques, le Caucase, la Pologne ou la Finlande appartiennent ou non à la nation russe, cela est complètement indifférent au moujik, pourvu que le gouvernement le laisse en paix et ne l'écrase pas d'impôts.

» Il y a actuellement une organisation très compliquée dans toute la Russie: dans tous les gouvernements, les districts et les municipalités, des comités ont été constitués, lequel doivent eux-mêmes choisir des représentants pour diriger les affaires du pays. Partout les paysans intelligents, moraux, honnêtes, refusent de faire partie de toutes ces organisations, parce qu'ils sont complètement indifférents à la politique, et ne veulent même pas savoir ce qui se fait dans le district voisin. Aussi, toutes les fonctions sont-elles occupées par les représentants les plus dépravés du peuple russe: des ivrognes, des criards, d'arrogants et grossiers personnages, spéculateurs et voleurs. Les paysans sérieux ne veulent rien avoir à faire avec ces gens-là, qui sont ordinairement des ouvriers. Le peuple russe ne se développe pas et ne doit pas se développer dans le sens des peuples occidentaux qui s'intéressent à la politique et veulent un parlement démocratique. Le peuple russe, dans le fond de son âme, est, je vous le répète, anarchiste. Il ne voit pas la nécessité d'avoir des dirigeants pour lui dire ce qu'il a à faire: il veut être son propre maître.

» Au début de la révolution, quand les commissaires du peuple ont institué ces organisations locales, quelques paysans instruits et intelligents, disciples de Tolstoï, entrèrent comme députés dans les soviets, pensant pouvoir être utiles à la communauté. Peu à peu, ils ont tous abandonné leurs postes, car ils se sont convaincus qu'ils étaient entraînés dans une machine tellement compliquée, si peu honnête et si peu consciencieuse, qu'ils seraient contaminés par la malhonnêteté des autres.

» La mentalité des classes dites cultivées et celle des paysans sont diamétralement opposées. Quand Mirbach est arrivé en Russie, j'ai entendu des gens déclarer que notre pays allait être mis sous la dépendance de l'Allemagne. Quelle baliverne! Qu'est-ce que cela peut nous faire? Ce qui intéresse les gens cultivés en Russie n'intéresse en aucune façon la vraie nation russe.

» Qu'est-ce qui intéresse la nation russe, me demanderez-vous: — Simplement la distribution des terres qui vaut mieux pour elle que la plus grande victoire.

» Dans le domaine intellectuel, je note aussi un désir de nourriture spirituelle et religieuse.

» En effet, les paysans ne se contentent plus des vieilles superstitions de l'Eglise; ils veulent maintenant une religion basée sur le bon sens et la raison. C'est pourquoi, après s'être rué sur les brochures politiques et socialistes dont le gouvernement inondait, le moujik méprise actuellement une littérature qui l'a déçu, car il n'y a trouvé que des excitations à la haine dans l'intérêt de certains.

» Par contre, la littérature tolstoïenne obtient un succès tel que les libraires ne peuvent pas fournir les innombrables ouvrages qu'on leur demande. Tolstoï seul, dans ses œuvres, donne au peuple ce dont il a besoin. C'est-à-dire une explication du sens de la vie profondément religieuse mais sans mysticisme et sans superstition.

» Le partage des terres a, certes, donné lieu à pas mal d'abus, mais c'est la faute du gouvernement qui a voulu monopoliser les désirs du peuple à son profit.

» Quand le peuple, en effet, a voulu mettre fin à la guerre, il a été lui aussi contre la guerre. Quand le peuple a réclamé la terre il lui a dit: «Prenez la terre!» Le peuple, jusqu'alors sevré de tout, eut à subir des tentations terribles. La terre que le tsarisme lui avait si parcimonieusement accordée se trouvait toute à sa disposition. Les abus étaient inévitables. D'autant plus que les démagogues sont venus prêcher la révolte. Des milliers de jeunes gens et de jeunes filles, des étudiants fanatiques se sont répandus dans les campagnes pour exciter chez les paysans les passions les plus basses.

» Cette propagande diabolique, accompagnée de





Arrivée de l'infanterie française à Salonique.

distribution de vodka, a contaminé le peuple. Ceux même qui ne voulaient pas prendre part aux violences furent entraînés.

« Mais actuellement cette fièvre de destruction est passée; notre moujik reprend peu à peu son âme douce et bonne; dans beaucoup de districts, les paysans ont demandé aux propriétaires, qui avaient dû s'enfuir, de revenir parmi eux.

« Le bon sens du peuple finira par faire renaître l'ordre dans les campagnes si les classes cultivées, si les politiciens des villes ne s'en mêlent pas. Vous verrez... être avec nos paysans, c'est boire de l'eau fraîche: ils sont foncièrement bons, n'en doutez pas. »

Ce fut sur cette déclaration que se termina mon entretien avec M. Tcherkof.

De Toula à Sosiesko, le train traverse une campagne riante: prairies verdoyantes où paissent de belles vaches rouges et blanches, champs que labourent des paysans aux habits de cuir bordés de fourrure et aux gros bonnets à poil qui paraissent avoir été oubliés ici par les vieux grognards de Napoléon, villages aux toits bariolés de vert, de rouge ou de bleu, dont les maisonnettes se cachent dans les vergers.

Sosiesko, la gare de Iasnaïa Poliana, est un petit village de villas, de jolis chalets de bois ouvragé qu'entourent des bosquets de bouleaux. Le pays, ici, est très accidenté; pas de plaines, mais une succession de collines s'enchevêtrant dans un beau désordre, les unes couvertes de prairies d'un vert clair, les autres de forêts de bouleaux argentés où les sapins font de grandes taches sombres.

Pendant près de quatre verstes, nous suivons à travers champs, mon interprète et moi, un chemin de terre battue, pour arriver enfin, à la propriété où vécut Tolstoï. Voici un petit bois, sans aucune clôture, et, marquant l'entrée du parc, deux tourelles de briques rouges qui furent blanchies à la chaux et recouvertes d'un voile de toile peint en vert: nous sommes à Iasnaïa Poliana.

C'est véritablement l'unique oasis où l'on puisse se réfugier. Toutes les propriétés du gouvernement de Toula ont été pillées, détruites ou saccagées:

Iasnaïa Poliana seule est demeurée intangible, protégée par la mémoire du grand ami des paysans.

Il fait froid; le ciel est très sombre. Tandis que nous longeons la grande allée bordée de vieux arbres dont les branches traînent dans l'eau d'un étang, des flocons de neige tombent lentement. Quand donc le printemps se décidera-t-il à venir cette année?

Des vaches rentrent à l'étable et nous croisent, gardées par de petites paysannes à jupe rouge, à blouse violette, et coiffées d'un grand mouchoir écarlate.

Tout respire ici le calme et la tranquillité, et pourtant je ne vais trouver, groupés autour de la comtesse Tolstoï, que des victimes des derniers événements. Si la propriété du maître a été respectée, celles de ses filles et de ses beaux-fils ont été complètement saccagées par ceux auxquels ils avaient fait tant de bien.

Le calme et la paix ne sont qu'apparents. Ici, comme dans toute la Russie, les âmes sont tristes et angoissées, soucieuses des épreuves que réserve encore un avenir incertain.

J'ai reçu par la fille de l'écrivain, M<sup>me</sup> Tatiana Soukhatine, dans la petite maison blanche où Tolstoï, après la libération des serfs par Alexandre II, en 1861, ouvrit pour les enfants du voisinage une école (dont le critérium pédagogique était la liberté, et la seule méthode d'instruction l'expérience) à laquelle il s'intéressa passionnément, mais dont les résultats furent peu encourageants.

M<sup>me</sup> Soukhatine est une réfugiée; sa propriété de Kotcheti, dans le district de Movasine, a été complètement pillée. Ses riches collections d'armes anciennes, de costumes, de broderies, d'étoffes nationales, ont disparu. Les maisons, les écuries sont détruites, et les paysans se sont partagé les terres.

Le prince Obolensky qui épousa en premières noces une autre fille de Tolstoï a également trouvé ici un abri, avec sa femme et ses quatre enfants.

—Il y avait vingt ans, me dit le prince Obolensky, que je vivais avec mes paysans dans d'excellentes relations. Je leur avais peu à peu vendu, à des prix dérisoires, la plus grande partie de mon domaine





Débarquement des Alliés à Salonique. Des troupes françaises en marche.

et je n'avais gardé pour moi et ma famille qu'un petit morceau de terre et une modeste maison. Les propriétaires qui m'entouraient avaient eu depuis la révolution des désagréments avec leurs paysans. Chez moi, tout avait continué à bien marcher. J'espérais échapper à la destruction des propriétés; mes paysans m'avaient assuré de leur fidélité. Un soir d'octobre, un ami est venu m'avertir et me dire de partir au plus vite, les paysans ayant décidé de démolir ma maison pendant la nuit et de suivre les théories bolchevistes. Je partis de nuit, en voiture, avec ma femme et mes enfants. Des individus voulurent nous arrêter, probablement pour voler le cheval, mais celui-ci était jeune; il se cabra et partit au galop; il nous sauva. Au matin, nous arrivions à Iasnaïa Poliana. »

Les paysans illettrés ont pillé la bibliothèque, emporté des archives de famille fort intéressantes au point de vue historique, car elles remontaient à trois cents ans en arrière et elles étaient déjà dans des caisses, prêtes à être expédiées à la bibliothèque nationale.

La propriété du prince Obolensky se trouvait à 30 verstes d'ici, dans la zone dévastée. Les propriétaires qui habitaient dans les environs de Toula, jusqu'à 10 verstes, ont bien vu partager leurs terres, prendre leurs chevaux, leurs vaches, leurs machines agricoles; mais, grâce à la garnison de la ville, leurs appartements personnels n'ont pas été dévalisés et leurs maisons sont restées debout, tandis que, à partir de 10 verstes, c'est la destruction complète. Dans les domaines où les maisons de maîtres étaient en bois, les incendies ont été si violents que les bâtiments ont complètement disparu sans laisser de traces.

Jusqu'à maintenant, la propriété où Tolstoï écrivit la plupart de ses œuvres a échappé à la destruction, mais est-ce pour longtemps?

Les jeunes paysans voudraient tout partager; les vieux, qui se rappellent les bienfaits de leur grand ami, veulent au contraire honorer sa mémoire et respecter le domaine où vivent sa femme et quelques-uns de ses enfants. Les vieux moujiks ont réussi à dominer l'impatience des jeunes, mais il serait peut-être dangereux de se fier aux promesses après ce qui s'est passé dans le voisinage.

Après la mort de Tolstoï, sa veuve a donné aux

paysans 636 arpents de terre, de sorte que la propriété est actuellement très réduite.

Quand les désordres agraires commencèrent, Kerensky envoya à Iasnaïa Poliana une garde de cent soldats et de vingt cavaliers. Elle logea dans le village et se retira au bout de huit jours, à l'arrivée des bolchevistes, mais laissa une escouade de sept hommes, qui n'a pas quitté la propriété et dépend du soviét de Toula. Il y a quelques jours, les soldats ont appris que leur régiment était démobilisé et qu'ils pouvaient rentrer chez eux, mais ils refusèrent, se trouvant fort bien à Iasnaïa Poliana. Je viens de les voir, installés devant la villa et occupés à jouer au croquet. Très propres, très bien équipés, ils ont gardé l'allure des troupes du tsar et n'ont rien de l'armée rouge dont ils font maintenant partie.

Une ligne téléphonique a été installée également par le gouvernement, pour le cas d'événements imprévus, et la comtesse Tolstoï est reliée directement avec Moscou, d'où elle reçoit des nouvelles chaque soir.

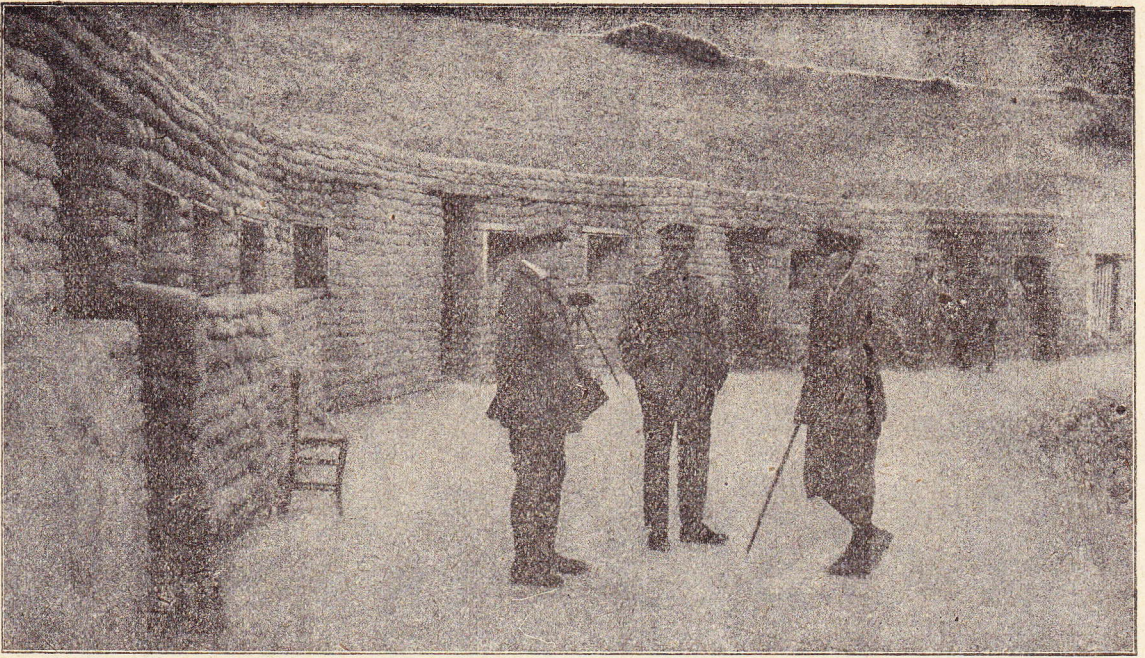
#### Au tombeau de Tolstoï

Le temps est redevenu plus clément. Accompagné de Mme Soukhatine, je vais, à travers d'immenses vergers comptant 35.000 pommiers dont la récolte, l'an dernier, fut presque toute volée par les paysans, jusqu'au bois où se trouve le tombeau de Tolstoï.

Quand son père était enfant, me raconte Tatiana Léonovna, il s'amusait avec son frère, l'écrivain Serge Tolstoï, à chercher un moyen pour que tout le monde soit heureux. Un jour, son frère lui annonça avoir enterré, sur un petit monticule planté de jeunes arbres, un petit bâton vert sur lequel il avait écrit le secret permettant à tout le monde de s'aimer dans le bonheur. Depuis, Tolstoï aimait à faire de ce lieu un but de promenade, et il allait souvent méditer sous les arbres abritant le petit bâton vert. Dans son journal, il exprima le désir de reposer là, dans le calme de cette forêt de hêtres et de bouleaux, près du bâton magique. N'avait-il pas, lui aussi, passé sa vie à chercher le talisman qui donnerait au monde le bonheur et la paix?

Une simple clôture de bois entoure les arbres, et des milliers de noms sont gravés au couteau sur les





Un quartier général de division anglais à Salonique.

lattes de la palissade, noms de pèlerins venus à la tombe du maître et qui, après leur signature, inscrivent souvent un dernier adieu à celui qui repose ici.

Pas de tombeau somptueux, pas de monument, pas de nom: un simple petit tertre de terre noire, de cette belle et riche terre russe qu'il a tant aimée, indique la place où repose le grand écrivain. Le tertre est parsemé de quelques rameaux de sapin. Il est, à chaque instant, recouvert de fleurs apportées par les disciples. Hier, on avait placé sur les branches de sapin un œuf de Pâques, rouge, gravé en blanc d'une manière admirable par un véritable artiste, et tout près, touchant et ingénu hommage de l'âme simple d'un des paysans de Iasnaïa Poliana, un petit pain bénit, un pain de Pâques, doré et croustillant, apporté d'une église pour les Pâques de l'excommunié.

Tout autour de nous, la paix, la grande paix des campagnes imprègne l'âme d'une douceur infinie. Comme on se sent loin du monde dans cette retraite!

Le bruit a couru en Europe que le tombeau de Tolstoï avait été dévasté par les paysans. C'est complètement faux. Il n'y a rien à détruire d'ailleurs, et les disciples du maître continuent à venir s'agenouiller sur la terre nue où repose le grand ami des humbles.

Nous rentrons à Iasnaïa Poliana et arrivons bientôt à la grande maison blanche, avec sa véranda en bois ajouré, dont Tolstoï s'amusa à sculpter les dessins baroques. C'est là qu'il naquit et passa presque toute sa vie.

Au premier étage, dans la grande bibliothèque comptant 17.000 volumes et qui remplit plusieurs chambres, je trouve la comtesse Tolstoï assise devant une machine à écrire, occupée à copier des lettres de son mari à l'une de ses filles. Agée maintenant de soixante-quatorze ans, la comtesse est encore très vive et très alerte. Elle a consacré toute sa vie à son mari; elle avait dix-sept ans quand Tolstoï la demanda en mariage, après avoir écrit à un ami: « J'aimerais mieux me loger une balle dans la tête plutôt que de renoncer à celle dont j'espère le bonheur de ma vie. » Elle continue, après sa mort, à travailler à son œuvre en cherchant dans les papiers de famille les pensées et les morceaux encore inédits de Tolstoï.

La comtesse porte aujourd'hui une robe bleu ma-

rine, très simple et élégante tout à la fois, avec son col de dentelle blanche, un collier de perles à plusieurs rangs, des boucles d'oreilles en brillants et une charmante broche d'argent. Elle eut treize enfants, dont un vint de rentrer de la guerre où il combattit avec le grade d'officier dans les troupes caucasiennes. Ses cheveux gris blanchissent à peine. Elle parle admirablement le français. En m'accompagnant dans la chambre à coucher et dans le cabinet de travail de Tolstoï, où rien n'a été touché depuis le départ qui précéda de si peu la mort du maître, elle me dit avec un sourire navré: « Je croyais mourir avec lui. Il y a huit ans qu'il est parti, et je suis toujours là. »

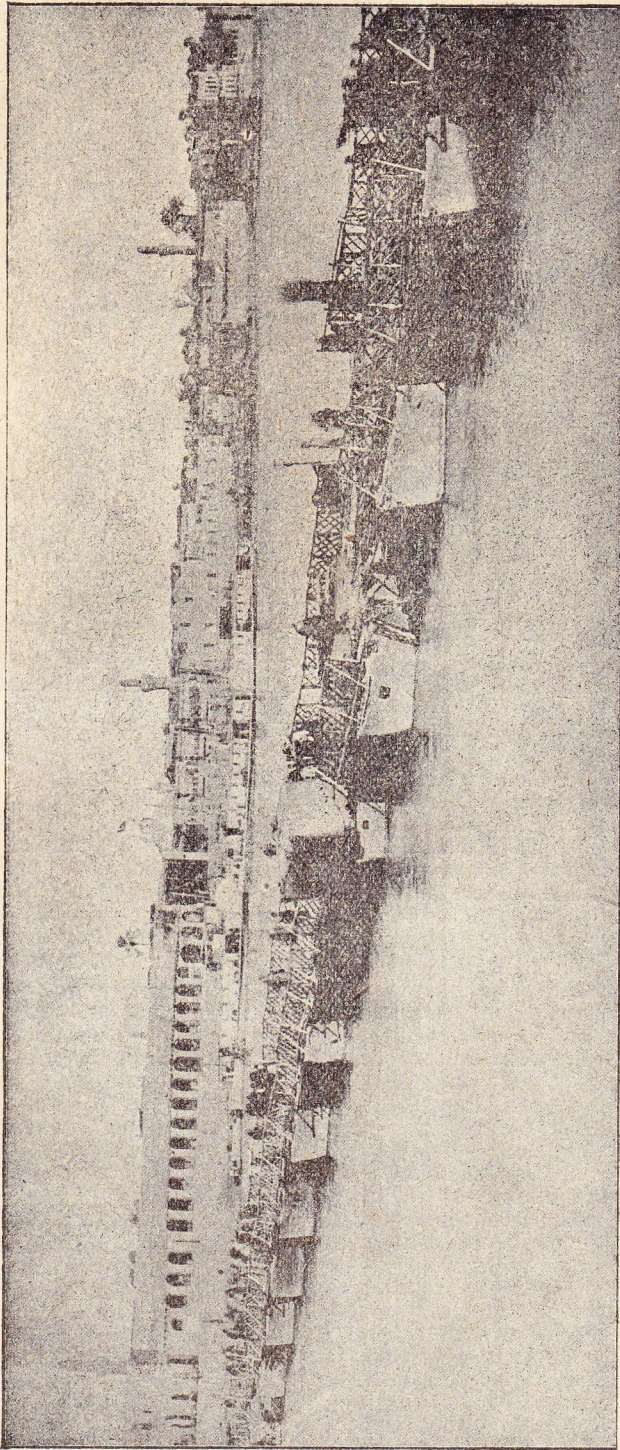
Avec quelle émotion je pénètre dans ces deux petites pièces d'une simplicité toute rustique, aux murs blanchis à la chaux! Dans l'une, un petit lit de fer, quelques chaises de paille, deux fauteuils. Au-dessus du lit, le portrait de Tatiana jeune fille. On a l'impression d'être dans la cellule d'un bénédictin, et pourtant Tolstoï a trouvé sa chambre trop confortable et l'a quittée une nuit d'octobre, à 3 heures du matin, pour aller à la recherche d'une retraite plus modeste encore.

Le cabinet de travail est, lui aussi, d'une extrême simplicité. Une grande table, recouverte de drap vert, encombrée de livres et de revues; un grand canapé en toile cirée noire, sur lequel Tolstoï est né, et, au-dessus, une série de photographies d'œuvres d'un peintre paysan illustrant la vie des paysans russes sous l'ancien régime: peintures mordantes et spirituelles, montrant dans le moujik, tour à tour, la proie des usuriers, des percepteurs d'impôts et des prêtres. Les murs sont couverts de portraits de famille et d'amis.

Accrochée à une petite bibliothèque de bois blanc, une couronne d'épines, envoyée par une commune du Caucase lors de son excommunication, voisine avec une autre couronne de fer nouée d'un ruban rouge. Elle fut apportée après la révolution par une délégation de prisonniers autrichiens, travaillant dans la région, qui déclarèrent que Tolstoï, qu'ils admiraient profondément, était à eux, par son génie aussi bien qu'aux Russes.

C'est dans cette chambre que Tolstoï passa les dix dernières années de sa vie et qu'il écrivit tous ses derniers ouvrages. Tout près de la table de tra-





Pont de bateaux sur le Tigre près de Bagdad.

vail, sur une planche retenue au mur par de gros clous, se trouve l'encyclopédie qu'il aimait à consulter.

Les premières semaines qui suivirent la révolution de mars, toutes les personnes qui visitaient ces chambres disaient à Tatiana Léonovna : « Quel dommage que votre père n'ait pas vécu assez longtemps pour voir poindre l'ère de la liberté ! » Actuellement, personne ne fait plus de remarque de ce genre : chacun sait combien la révolution rêvée par Tolstoï, l'apôtre de la non-résistance au mal par le mal, était différente de la période actuelle où l'on ne prêche que haine et guerre civile, où toutes les passions les plus basses, qu'il a tant combattues, se donnent libre carrière.

### Ce que pensait Tolstoï d'une révolution

Le soir tombe lentement. La grande chambre familiale où nous dinons s'éclaire des dernières lueurs rougeâtres du couchant qui illuminent d'une lumière gaie les grands cadres dorés contenant les portraits de Tolstoï et de ses ancêtres. Il y a là des peintures signées des plus grands noms de l'art russe. Un portrait de Tolstoï tout jeune, en blouse de paysan, bleue, avec sa barbe d'un brun châtain, ses yeux vifs, son grand front de penseur, est de toute beauté.

Avant de me retirer dans la chambre d'hôte que la comtesse Tolstoï, avec une amabilité charmante, m'a bien voulu mettre à ma disposition pour les quel-





Les Serbes en campagne.

ques jours que je vais passer à Iasnaïa Poliana, M<sup>me</sup> Soukhafine me permet de l'accompagner dans l'ancienne petite maison d'école où elle classe actuellement des lettres de Tolstoï traitant des sujets d'actualité, puisqu'il s'agit des partis russes, de la révolution et de la guerre. Certaines de ces lettres, encore inédites, ont un accent prophétique.

Après la révolution de 1905-1906, Tolstoï, par exemple, écrivait : « La révolution en Russie n'est pas finie. L'énorme Etat est ébranlé et se désagrège de lui-même. C'est comme un temple dont les bases chancellent et qui doit être démoli complètement et rebâti pierre à pierre. Mais cela prend beaucoup de temps et il se peut même que nous n'ayons pas assez de pierres pour tout reconstruire... Pendant la révolution, trois catégories de personnes se sont révélées avec leurs qualités et leurs défauts : 1<sup>o</sup> les conservateurs, qui désirent la paix, la continuation d'une paix qui leur est agréable, et qui ne souhaitent aucun bouleversement; leur défaut est l'égoïsme, et leurs qualités sont la modestie et l'humilité; 2<sup>o</sup> les révolutionnaires, qui veulent du changement, ont la témérité et l'audace de décider quels doivent être ces changements; ils n'ont pas peur de la violence pour mettre à exécution leur programme. Ils ne craignent pas non plus les souffrances et les privations; leurs défauts sont la témérité, l'audace, la cruauté; leurs qualités, l'énergie et la résignation avec laquelle ils acceptent les souffrances pour atteindre le but qui leur paraît devoir donner le maximum de bonheur à tout le monde; 3<sup>o</sup> les libéraux, qui n'ont ni l'humilité des conservateurs, ni l'acceptation volontaire du sacrifice des révolutionnaires, mais cumulent l'égoïsme et le désir de la paix des premiers et la suffisance des seconds. — Iasnaïa Poliana, 26 décembre 1905. »

Tolstoï aurait-il approuvé la paix de Brest ? Aurait-il donné son adhésion, lui, le grand anarchiste, à la politique des maximalistes ? Combien de ses lettres se sont posé la question. Il semble, d'après les personnes qui furent le plus proches de Tolstoï, qu'il aurait été bien loin d'être d'accord avec les Lénine et les Trotsky. On sait avec quelle

persévérance il lutta contre le militarisme et pourtant, lorsque la nouvelle de la reddition de Port-Arthur lui parvint, il en fut très peiné : « Je comprends, disait-il à un ami, et j'approuve celui qui ne fait pas son service militaire par principe, parce qu'il a sa foi chrétienne lui interdit de tuer son frère; mais, quand on a accepté un devoir, quand on a prêté un serment, on doit accomplir toute sa tâche. De mon temps, nous nous serions tous fait sauter, mais nous n'aurions pas rendu Port-Arthur. »

Combien plus la paix de Brest, cette paix de renonciation et de spoliation, qui était une véritable trahison, aurait-elle trouvé en lui un adversaire résolu ! Et combien il aurait souffert, dans son amour pour les paysans, en entendant ce soir les récits des innombrables actes de cruauté commis par les moujiks, d'octobre à janvier dernier, rien que dans les propriétés du voisinage !

La femme du comte Serge Tolstoï, frère de Léon Nicolaiévitch, âgée de quatre-vingt-quatre ans, qui était dans sa propriété de Toula depuis cinquante-huit ans et avait passé sa vie à faire du bien autour d'elle, dut s'enfuir pour ne pas être tuée par les paysans ivres saccageant son domaine. Elle ne put emporter qu'un petit sac d'objets indispensables. Des paysannes, d'ailleurs, le lui volèrent à la sortie de son jardin et lui arrachèrent sa pelisse. Elle arriva à Toula à demi morte de froid.

« J'étais assise dans ma chambre, travaillant tranquillement à une broderie, me raconte une autre victime d'octobre, quand, tout à coup, une dizaine de femmes du village, des paysannes que je connaissais toutes personnellement et avec lesquelles j'entretenais les meilleurs rapports, entrèrent en ouragan : « Hé, mon Dieu, qu'est-ce qui arrive, Marie Yohannovna ! s'écrièrent-elles. Quelles choses épouvantables ! » Et, sans que je puisse demander des explications, comme possédées du démon, elles commencent à tout dévaliser en continuant à pousser des exclamations de pitié. Une d'elles vide le samovar et disprait avec lui, une autre arrache les rideaux, une troisième dévalise un tiroir. Avant que j'aie eu le temps de pro-





La reine mère de Bamouem (Kamerun) avec sa suite.

tester, ma chambre était vide. Je n'arrivais pas à en croire mes yeux. Ces paysannes étaient celles que j'avais vues depuis mon enfance, auxquelles j'avais prodigué mes conseils, que j'avais aidées dans les moments difficiles. Quelques mois auparavant, en parlant de mon mari qui venait de leur distribuer des graines sélectionnées et de leur enseigner un nouveau procédé de culture, elles me disaient : « Le prince amasse un immense capital pour lui et les siens dans la mémoire reconnaissante du peuple. » Et ce sont les mêmes qui ont détruit notre « home » et nous ont chassés la nuit comme des criminels. Tous les souvenirs d'un passé de vingt ans dans notre domaine sont dispersés; les objets aimés, parce qu'ils ont appartenu à des êtres chers, sont dans les mains des moujiks incapables d'en sentir la valeur et la beauté.

Si, encore, ils avaient cherché à tirer le meilleur profit de tout dans l'intérêt général; mais on s'est simplement acharné à détruire. Les paysans font paître leur bétail sur des fraisiers magnifiques qui donnaient chaque année une récolte valant de 8,000 à 10,000 roubles. La maison est vide, le potager n'est pas cultivé. En deux semaines, un petit domaine que pendant des années nous avons travaillé à améliorer a été complètement détruit. Les paysans manquent de graines, la terre n'est pasensemencée et on nous interdit de semer nous-mêmes. Nous avons vu la haine s'épanouir là où nous avions toujours prêché par l'exemple l'amour du prochain.

Actuellement, il est vrai, un revirement se produit; les paysans commencent à comprendre le mal qu'ils ont fait; ils voient que ce n'est pas le tout

d'avoir la terre, qu'il faut aussi des machines et des capitaux pour l'exploiter. Ils nous demandent de revenir, mais comment voulez-vous que nous rentrions dans nos maisons dévastées, comment vivre avec ces gens que nous prenons pour nos amis et qui furent des ennemis implacables. La bonhomie du paysan russe peut devenir d'une heure à l'autre de la barbarie. Si elle ne repose pas sur une base religieuse ou morale, elle n'est que fausseté. C'est tout au plus un bon chien qui ne mord pas quand il reconnaît son maître.

L'argent n'a plus de valeur pour lui. Il en a tant volé et gagné ces derniers temps que le luxe est entré dans les mœurs. Regardez les jeunes paysannes elles ont des blouses de soie, aux couleurs criardes, d'un mauvais goût parfait. Les toilettes modernes dans les campagnes sont aussi laides que les vieux nationaux étaient jolis.

On compte qu'il y a actuellement chez les paysans plusieurs milliards de roubles soigneusement dissimulés pour que les maximalistes ne puissent pas s'en saisir.

Les richesses artistiques amassées pendant des générations dans les belles propriétés nobiliaires ont été dispersées ou détruites. Deux Boucher, qui appartenaient à M<sup>me</sup> Soukhatine, ont été vendus aux enchères après le pillage, avec d'autres toiles, pour le prix global de cent roubles, et ils ont eu même de la peine à trouver un acquéreur.

Les scènes de terreur et de barbarie dignes du moyen âge sont nombreuses. M. Berlatské, un propriétaire du gouvernement de Toula, a vu son fils tué sans raison par les paysans; son cadavre a été





Un pont de bateaux sur le Tigre à Bagdad.

trainé le long de la route devant lui, et on ne lui a pas permis de l'emporter pour l'inhumer.

Le prince Wasenski a eu les yeux crevés par les paysans. Il s'évanouit et fut piétiné par les assistants qui dansaient sur sa poitrine. On lui coupa enfin la tête. Le cadavre et la tête furent traînés séparément dans les rues de la ville. Or les Wasenski étaient une famille très libérale qui bâtit sur ses terres des écoles et des hôpitaux pour les paysans, et s'occupa notamment d'améliorer leur sort.

Les exemples de ce genre sont, hélas ! trop nombreux. Généralement, il faut le dire à la défense des paysans, les agitateurs distribuaient de la vodka et, comme le moujik russe vendra son âme pour une bouteille de vodka, ils arrivaient à faire exécuter par ces paysans abrutis par l'alcool tout leur programme terroriste et antibourgeois.

A Iasnaïa Poliana, par exemple, les paysans s'ivrèrent en pillant et en incendiant une distillerie voisine et ne dessaoulèrent pas pendant une semaine. Tous, hommes et femmes, furent ivres-morts

pendant une dizaine de jours. C'est à cette époque que les cruautés furent le plus épouvantables, puis le calme revint. Il est presque complet actuellement. Néanmoins, le soir, on entend à chaque instant partir des coups de fusil, et il serait dangereux de se promener sans armes, dans la campagne.

#### Le serment des paysans sur la tombe de Tolstoï

Iasnaïa Poliana, 4 juin.

Les jeunes paysans avaient voulu s'affranchir de toute dette de reconnaissance envers un ancien propriétaire : ils étaient prêts à partager la propriété du feu Léon Nicolaïévitch Tolstoï tout comme celle des autres bourgeois de la région. Les vieux ont protesté et ils ont eu gain de cause. Pour donner à la décision des moujiks du village de respecter le domaine du défunt une sorte de consécration officielle, le maire a rendu visite à la comtesse Tolstoï et lui a annoncé que les paysans viendraient, cet après-midi, promettre sur la tombe de leur grand ami de respecter toujours Iasnaïa Poliana.